

## **Diasporas arabes et musulmanes en Amérique latine?**

*Alain Roussillon*

Comme souvent les questions mal posées, celle que je me propose d’aborder ici semble, au premier abord, relever de l’évidence.

Commençons par le plus simple: l’Amérique latine. Nul doute que celle-ci existe et que – comme la latinité elle-même – elle puisse constituer un horizon de sens. Mais cela vaut-il, et en quels termes, pour les mouvements migratoires qui, en plusieurs vagues, ont fait traverser l’Atlantique à quelques dizaines de milliers de familles en provenance du Proche-Orient, contribution de cette région du monde à la Grande Traversée qui a abouti au peuplement ou au repeuplement du continent américain (nord et sud), après les génocides qui ont décimé les populations autochtones? Serait-ce parce que cette émigration, vague après vague, a été particulièrement “réussie”, faisant presque partout des “communautés” – je reviendrai sur cette notion – d’origine proche-orientale une composante notablement active et prospère des élites politiques, économiques, sociales, intellectuelles, de la plupart des pays de l’Amérique latine? Mais d’autres destinations – Afrique subsaharienne, Malaisie, Indoné-

sie... – se sont révélées toute aussi profitables à cette émigration proche-orientale, en prise, de surcroît, avec l’histoire longue de cette région du monde, si bien qu’en fin de compte, c’est bien en Occident – y compris latin – que se situe l’“exception” qui voudrait que ces populations demeurent “inassimilables”, vouées à la condition d’éternels “immigrés”, toujours maintenues en lisière et en suspicion – on le voit bien depuis un certain 11 septembre –, deux ou trois générations après leur installation. En d’autres termes, qu’est-ce qui pourrait faire la spécificité, si spécificité il y a, de la “destination Amérique latine”, du point de vue tant des trajectoires migratoires qui y conduisent que du mode de présence des populations concernées au sein des sociétés latino américaines?

Communautés *arabes* et/ou *musulmanes*? Quel sens y a-t-il à juxtaposer ou à opposer de telles catégories identifiantes, alors que d’autres sont possibles, souvent revendiquées, nationales ou sub-nationales – Syriens, Libanais, Palestiniens... vs. originaires de Homs, Tripoli, Baalbek, Jérusalem, Bayt Jala ou Bayt Lahm... –, que très communément on continue à les désigner comme *Turcos* (ou, plus rarement *Moros*), que nombre d’entre eux ont hispanisé leurs noms et se sont empressés – surtout les premiers arrivés – d’oublier l’idiome de leurs pères ou s’abstiennent de le transmettre à leur progéniture? En quoi ces niveaux possibles de l’appartenance sont-ils susceptibles de réguler les systèmes de relations au sein de ces populations et détermineraient-ils – plus ou différemment du fait d’être d’origine

italienne, espagnole, allemande ou irlandaise... – des façons spécifiques d’être brésilien, colombien, équatorien, argentin ou chilien?

Surtout, sommes-nous en présence d’une (de) *diaspora(s)*, que l’on s’entend le plus souvent à définir comme le produit de la dispersion, plus ou moins forcée, d’une communauté *ethnique* ou d’un peuple se revendiquant en tant que tels, dotés de modes d’organisation voués à maintenir le lien entre ses membres et, réels ou fantasmés, le terroir d’origine, notamment en activant et en réactivant sans cesse la mémoire de ce lien? Et de quel genre de diaspora(s) s’agirait-il, “communauté(s) imaginée(s)” qui s’appuie(nt) sur un récit collectif la(es) rattachant à une “nation”, qui s’intégrerai(en)t dans les pays d’accueil sans s’assimiler et en conservant une conscience identitaire plus ou moins forte liée à la mémoire du territoire, de la société d’origine et de son histoire, ou “diaspora(s) hybride(s)”, dans un monde de la dissémination et du métissage par opposition à un monde de la filiation et de l’héritage?

Répondre à toutes ces questions impliquerait d’être en mesure d’appréhender les populations concernées, en premier lieu, au niveau des pays d’accueil, espace et territoires où se déploient et se composent – et souvent se contrarient – les divers registres et expressions de(s) l’appartenance(s), puis dans les relations, encore une fois effectives ou fantasmées, qu’elles entretiennent avec leurs pays ou leurs territoires d’origine, enfin dans le système de circulations matérielles et symboliques entre ces deux pôles. Ce qui est

bien loin d'être encore le cas. Sans doute quelques travaux existent, ici ou là, sur tel ou tel segment de l'immigration arabe, thèses ou monographies, trop souvent "paroissiales", mais rien qui permette d'appréhender, même à grands traits, la diversité des situations à l'échelle du continent latino-américain.<sup>1</sup> Effet, sans doute, du fait que ces communautés, si communautés il y a, ont longtemps vécu sur le mode d'une sorte de *dénégation* – pour vivre heureux, vivons cachés! –: d'une part, en déployant des stratégies discrètes mais efficaces de maintien des liens communautaires – intermariages, pratiques culinaires, clubs... –, mais, de l'autre, en évitant de revendiquer une quelconque "spécificité", soit qu'une indifférenciation affichée apparaisse comme une meilleure stratégie d'intégration – d'où l'oubli de la langue et l'hispanisation des noms –, soit que l'identification aux sociétés pour le moins troublées de l'arc arabo-musulman apparaisse problématique et peu gratifiante.

Ce qu'enregistrent ces études – et ce dont elles sont elles-mêmes un symptôme –, c'est la montée progressive, depuis deux décennies, d'une *effervescence identitaire* qui tout à la fois recompose les anciens mécanismes et supports de gestion des appartenances, revendique une visibilité et une reconnaissance pour des individus et des groupes qui affirment haut et fort leurs origines et leur identité "latino-arabe" et se présente comme une refondation du lien avec les terroirs d'origine. Cette effervescence reste très largement à documenter dans la diversité des situations latino-américaines et dans ses interactions avec les différents

environnement: être arabe – ou musulman – ne veut sans doute pas dire la même chose à Maicao, São Paulo, La Paz, Buenos Aires ou La Havane. Mais, sous bénéfice d’inventaires, les récits que sous-tend cette effervescence sont globalement les mêmes, en même temps que les enjeux qu’on lui assigne: *aggiornamento* des relations avec la société d’accueil de ce qui se revendique, dès lors, comme une(des) communauté(s); inventaire patrimonial des ressources identitaires, en relation réelle ou fantasmée avec la société d’origine; identification des devoirs et des responsabilités, individuelles et collectives, liés à l’héritage identitaire.

Mon hypothèse est que, de la même façon que l’arrivée des premiers immigrants proche-orientaux, dans le premier tiers du XX<sup>ème</sup> siècle, devait être envisagée dans le contexte de la Grande Traversée européenne de l’Atlantique, avec ses effets induits en termes de modalités d’installation, représentations de soi, stratégies d’insertion..., l’actuelle effervescence identitaire arabe (musulmane) s’inscrit, par ses manifestations comme par ses enjeux, dans un mouvement de rejet, que l’on peut s’accorder à considérer comme planétaire, de la “mondialisation globalisante”: non pas tant “identités émergentes”, comme cela peut être le cas des “nations autochtones” qui se réinventent sous nos yeux en Amérique latine, que manifestations éclatantes, prometteuses ou inquiétantes, du champ des possibles ouvert par la reconfiguration accélérée des frontières de l’inter ou du multiculturalisme.

## Un corpus aléatoire et doublement emblématique

En 2005, la chaîne satellitaire qatarie *Al-Jazeera*, que l'actuelle direction américaine envisagea, paraît-il, de bombarder pour cause d'accointances avec le "terrorisme", a commandé à une société de production installée à Dubaï, une série de films documentaires sur "les Arabes en Amérique latine". Six jeunes cinéastes, tous égyptiens (quatre hommes et deux femmes), se virent confier la réalisation de vingt-six films de quarante-cinq minutes, pour lesquels des moyens relativement considérables leur furent consentis. La répartition s'opère sur des bases territoriales, chacun des réalisateurs se voyant confier un ou plusieurs pays dans lesquels ils ont tourné entre deux et trois films (Chili: 3; Venezuela: 4; Equateur: 3; Cuba: 3; Panama: 2; Costa Rica: 3; Honduras: 2; Argentine: 3; Colombie: 3 – les grand oubliés étant le Brésil et le Mexique). En l'absence de concertation formelle entre ces réalisateurs, qui par ailleurs se connaissent pour avoir fréquenté les mêmes centres de formation, et malgré un cahier des charges minimaliste, la série forme un ensemble d'une surprenante cohérence, au-delà des différences de style et d'inspiration, les différents épisodes ayant en commun de nous donner à voir le jeu d'un double miroir. Celui du regard porté par un groupe de jeunes "Arabes" – proche-orientaux, Egyptiens... aucun n'ayant d'accointances particulière avec l'Amérique latine et qui, sauf exception, ne parlent pas espagnol – sur ces "Arabes des antipodes", de la fréquentation sur commande desquels on peut espérer tirer une œuvre en même temps qu'une leçon: une exemplari-

té exotique – et finalement non, pas si exotique que cela –, types humains qui élargissent à leurs yeux et dans leurs films la palette du “comment peut-on être arabe (ou musulman)”... Celui de ce que ces Arabes des antipodes admettent de donner à voir d’eux-mêmes, des mises en scène auxquelles ils se prêtent et des horizons dans lesquels ils inscrivent leurs trajectoires et le sens de leur vie, de la façon dont ils énoncent leurs proximités et leurs différences... C’est bien cette transitivité du regard qui m’autorise à traiter de ces films comme d’un corpus unique, cohérent – une intertextualité, si l’on veut, ou chacun complète les autres, leur répond, les reprend, convergeant vers ce constat: c’est leur insistance à exister en tant que tels, et l’extension qu’ils donnent à cette existence, en même temps que leur capacité symbolique et organisationnelle à la mettre en scène, qui constituent la contribution des Latino-Arabes à l’approfondissement, pour le meilleur ou pour le pire, des différences et de l’imaginaire de la nation dans l’univers latino-américain.

## 1. Des Latino-Arabes dans tous leurs états

Plus que des figures – ou au-delà de celles-ci, et certaines sont véritablement mémorables – et des proclamations, ce que ces films donnent à voir, ce sont d’abord des rôles, au double sens d’être le sujet d’une action et de comment celle-ci se donne à voir: des *performances*, sur le théâtre de la diversité sociologique, politique, économique, culturelle, existentielle même, de l’Amérique latine. Sans entrer dans

le détail des films, on peut passer en revue ce que *font* les Latino-Arabes qui en sont les héros pour l'édification des spectateurs d'*Al-Jazeera*:

- Ils expliquent leur monde aux spectateurs de la chaîne, en livrant une interprétation à la fois à distance de et réceptive aux (ne serait-ce qu'à travers leur dialogue *of record* avec les cinéastes, eux-mêmes conscients de réaliser des films pour le compte de cette chaîne et qui doivent en quelque manière répondre à ses attentes) catégories organisatrices de l'expérience et des représentations politiques culturelles, existentielles... qui structurent l'horizon de sens dans lequel s'inscrit la chaîne d'information qatarie et dans lequel se reconnaissent peu ou prou, du moins peut-on le penser, ses différentes audiences. C'est Panama, un pays que le percement d'un canal transocéanique, à l'initiative du même Ferdinand de Lesseps auquel le Proche-Orient doit le canal de Suez, artère coloniale s'il en fut, n'a pas manqué d'exposer aux entreprises de l'impérialisme et à l'occupation étrangère, mais où Arabes et juifs, partenaires en affaire comme en politique intérieure panaméenne, ont réussi à ne pas importer leurs querelles proche-orientales. C'est le Venezuela, pays pétrolier des antipodes, non seulement par sa localisation géographique, mais aussi en ce qu'il est gouverné par un président se réclamant – comme autrefois l'Égypte, la Libye, l'Iraq, la Syrie ou l'Algérie – de la Révolution, de l'anti-impérialisme et de la



solidarité avec les peuples opprimés, et qui aurait demandé, sur ces bases, l'adhésion de son pays à la Ligue arabe. C'est encore l'Argentine, berceau du justicialisme péroniste, dont les idéaux affichés et les méthodes politiques ne sont pas sans rappeler les riches heures du populisme arabe, nationaliste ou socialiste, et où, comme au Proche-Orient, le libéralisme le plus débridé a fait un retour en force – par le fait, notamment, des revirements d'un président d'origine arabe –, produisant, ici et là, les mêmes régressions et les mêmes souffrances mais où il fait si bon faire des affaires... Ce que ces films ont en commun, c'est la façon dont ils installent leurs principaux protagonistes – les Latino-Arabes (ou musulmans) – en situation de témoins privilégiés d'une *différence*, qui est aussi une leçon, très vite susceptible d'être interprétée comme alternative ou contre-modèle, toutes choses étant différentes par ailleurs, aux expériences historiques vécues dans les pays du Proche-Orient. Non que les sociétés latino-américaines où s'épanouissent, pour la plupart (mais justement pas tous, on le verra), les héros de nos films, soient exemptes de tares ou de problèmes – à commencer par leur violence, qui ferait presque oublier celle qui sévit dans le monde arabe –; mais le message quasi subliminal qui constitue la trame parcourant tous ces films est que ces sociétés ont offert, globalement, aux immigrants d'origine arabe et à leurs descendants un environnement incompara-

blement plus propice à leur “réussite”, individuelle ou collective, dans tous les registres qu’ils ont investis – affaires, politique, arts et lettres, professions intellectuelles ou libérales...que celui de leurs sociétés d’origine.

- Les films donnent à voir, donc, pour l’essentiel, l’on ne s’en étonnera pas, des Arabes qui réussissent, dans tous les domaines. Médias colombiens ou argentins dominés par quelques figures de journalistes vedettes, tous d’origine arabe, et qui pratiquent à l’occasion, un journalisme de rupture (*En direct de Colombie; Une échappée vers les nuages*, Argentine). Cinéma chilien, à l’avant-garde duquel la figure pionnière de Miguel Littin, palestinien d’origine et chilien revendiqué, en charge du développement du cinéma de son pays à l’époque héroïque de Salvador Allende (*Miguel Littin*, Chili; *Un rêve de 35 minutes*, Honduras). Telle ministre équatorienne du Commerce extérieur, d’origine libanaise, candidate à la présidence de la République de son pays, et néanmoins artiste peintre (*Des femmes et des racines*, Chili). Tel professeur de médecine, cubain d’origine syrienne, virologue de renom international, invité et honoré par tous les congrès de sa spécialité, qui contribue à faire du système de soin de son pays une médecine d’exception dans le “Tiers Monde”. Tel artiste plasticien. Tel jazzman, en quête d’une synthèse entre musique savante arabe et rythmes caraïbes (*La Havane live*). Tel ingénieur, pion-

nier de l'élevage industriel de la crevette, qui constitue l'une des principales ressources d'exportation de Panama (*Guayaquil: les Arabes du pouvoir et de la richesse*; Equateur)...

Le fil conducteur est ici celui de la façon dont on passe du commerce, et en particulier du commerce de tissus – domaine de prédilection des premiers arrivants – aux autres secteurs d'activité, professions libérales, intellectuelles ou artistiques – l'on ne s'étonnera pas si les artistes et les universitaires sont particulièrement présents dans notre série de films – et champ politique, en particulier, à partir desquels il devient possible d'occuper des positions d'influence dans la société. Non pas tant que la réussite d'Arabes soit en elle-même exceptionnelle, mais tout se passe comme si, encore une fois, les trajectoires et les performances de ces Latino-Arabes avaient quelque chose d'emblématique ou de démonstratif: illustrations de qualités spécifiques, individuellement et collectivement, qui s'enracinent, affirme-t-on, dans un héritage et des origines partagés – sens de la famille, de l'honneur, solidarité, respect de la parole donnée, goût du travail et sens de l'entreprise – qui font économiquement et socialement merveille dès lors qu'elles ont toute latitude pour s'exprimer et qu'elles trouvent le terreau dans lequel s'investir.

Le moindre mérite de la série n'est d'ailleurs pas de donner à voir – parfois fort crûment, à l'instar de cet hôtelier d'origine palestinienne et de parcours pour le moins cosmopolite, qu'une trahison conjugale précipite pour plusieurs

années dans la drogue et l'errance, avant que des membres de la communauté arabe du Costa Rica, discrètement musulmans, n'entreprennent de le tirer de sa déchéance en lui donnant la chance d'un nouveau départ (*Perdu à Costa Rica*) –, le fait que l'échec et la désillusion y sont comme partout possible, aggravés par l'éloignement de la mère patrie. Certains des héros de nos films, Egyptiens, Palestiniens, Irakiens, immigrés de fraîche date sont de sympathiques débrouillards venus en Amérique latine pour y faire, bien souvent clandestinement, les mêmes petits boulots précaires qu'ils auraient faits chez eux, pour tenter de poursuivre leur "rêve d'Amérique": ouvrir une gargote ou une petite épicerie, chasser le touriste pour tenter de monnayer des talents de "faux guide" ou croupir dans une cellule pour complicité de trafic de drogue... (*La gare*, Equateur; *Les Arabes de la zone franche*, Panama). Un autre message quasi subliminal de la série de films est peut-être d'ailleurs que l'âge d'or de l'émigration vers l'Amérique latine est bel est bien passé et que les Arabes qui en tentent aujourd'hui l'aventure risquent d'être poursuivis par leur identité proche-orientale, 11 septembre 2001 oblige...

- Faire de la politique apparaît dans nos films comme l'un des aspects les plus saillants de la réussite des Arabes dans le continent latino-américain – peut-être parce qu'ils en sont le plus frustrés dans les pays du Proche-Orient. "Les Arabes ont la politique dans le sang", va jusqu'à titrer l'une des séquences d'*Arabes, golf et politique*, longue méditation sur la contribution

de ceux-ci à la vie politique argentine, scandée par les *swings* de Carlos Menem sur un luxueux parcours de Buenos Aires où il coule, depuis sa libération, une retraite paisible non sans laisser filtrer une certaine amertume quant à l'ingratitude de ses concitoyens. "Les Arabes ont des prédispositions politiques", affirme dans le même film le fondateur, d'origine libanaise, d'un Parti national pour la Reconstruction qui entend focaliser son action sur le retour à l'identité et à l'authenticité argentines, dévoyées par l'américanisation. L'Argentine est d'ailleurs le seul pays de la région où l'engagement politique local des Arabes s'articule explicitement et ouvertement avec la scène politique proche-orientale, en l'occurrence libanaise et syrienne, séquelle du long séjour qu'y effectua Antoun Saadé, leader charismatique du PPS (Parti populaire syrien – entendons "grand-Syrien", partisan de l'union du Bilâd al-Shâm, Iraq et Chypre compris) dans les années 1930 et 1940, au point de faire de ce pays, plus qu'une terre d'exil, une seconde patrie et une terre de mission pour ce parti et ses dirigeants.

Faire de la politique, c'est-à-dire, spécifiquement, dans les différents contextes, trouver la formule permettant d'articuler les intérêts de la "communauté" – *collectividad*, parfois *colonia* – quel que soit, par ailleurs son degré de prise de conscience d'elle-même, et l'intérêt national: en fait, faire la balance entre ce qu'il est possible de sacrifier des premiers au bénéfice du second, et ce que celui-ci doit aux

premiers en reconnaissance de leur loyalisme. Les Palestiniens du Chili constituent, et de loin, la plus nombreuse et la plus riche concentration de la diaspora palestinienne à l'échelle de la planète; pourtant, note un militant de la cause arabe (*Dans le jeu*), ils ne s'engagent pas en politique, ou seulement marginalement, privilégiant leur insertion sociale sur les exigences de fidélité identitaire que devrait leur dicter la situation dans leur patrie d'origine, abandonnant le terrain aux intérêts américains et israéliens. Faire de la politique au Chili consistera à tenter de convaincre les membres de la *colonia* palestinienne de s'organiser et qu'il est légitime de jouer de leur richesse et de leur puissance pour peser sur la politique étrangère de leur pays. Quant à l'équipe "Palestine" de football de Santiago, son entraîneur, d'origine libanaise, proclame que "nous sommes plus qu'une équipe de foot: nous sommes une armée, une armée sans armes pour un peuple sans patrie!" Il est vrai qu'à en croire le directeur du Centre culturel syrien à Buenos Aires, soutenir un peuple opprimé, spolié de ses droits, ce n'est pas faire de la politique (*Arabes, golf et politique*).

Pourtant, autre fil conducteur d'un film à l'autre, force est bien de constater que, quand ils arrivent au pouvoir, local ou national, dans leurs pays respectifs, les Latino-Arabes font de la politique "comme les autres", c'est-à-dire, le plus souvent, tout à la fois au détriment des intérêts, y compris moraux, de leur communauté et à celui de l'intérêt national. Carlos Menem sera le premier et le seul président argentin à visiter Israël au prétexte, de son aveu même, qu'avec les

Arabes on ne gagne pas les élections, mais avec les juifs, oui! Julio Caesar Turbay, chef de l'Etat colombien de 1978 à 1982, présida surtout à une sévère aggravation de la guerre civile dans son pays et à la montée en puissance du trafic de cocaïne. Quant à l'Equateur, il aura connu deux présidents successifs d'origine arabe, libanaise, Abdalla Bukaram, lui-même neveu d'un édile particulièrement respecté de Guayaquil, destitué par le parlement après moins de six mois d'exercice, sous l'accusation de corruption et de déficience mentale, l'intéressé ne répugnant pas à pousser la chansonnette ou à danser à la télévision, ce que le citoyen équatorien n'apprécie pas forcément de la part de son président, note sobrement un politicien, également d'origine libanaise. La performance de son successeur, Jamil Moawwad, ne fut pas beaucoup plus brillante: renversé par un coup d'Etat militaire après avoir remplacé – mais pas pour cette raison – la monnaie nationale, le *Sucre*, par le Dollar américain! Ce qui ne préjuge pas du bon travail, dont témoignent nos films, de tel ministre, conseiller, haut fonctionnaire, expert qui, partout en Amérique latine, font l'honneur de leur communauté. Il n'en demeure pas moins, autre fil conducteur, qu'on touche ici aux limites de l'insertion des Latino-Arabes, *en tant que communauté*, dans le tissu social des différents pays de l'Amérique latine: on nous aime et on nous respecte à cause de notre contribution à la richesse nationale et à l'ordre social, à cause des valeurs qui sont les nôtres, fondamentalement les mêmes que celles de la latinité américaine; mais on nous jalouse et on nous décrie à cause de notre réus-

site même: nous avons appris à nous intégrer, mais nos succès sont trop criants et nous-mêmes trop peu discrets. Et si l’hostilité militante des lobbies sionistes peut toujours être invoquée – par exemple par la sœur et avocate du président équatorien Bukaram en défense du programme politique de celui-ci, qui aurait, s’il avait pu être appliqué, à l’en croire définitivement délivré l’Equateur de la pauvreté et du sous-développement (*Guayaquil, les Arabes du pouvoir et de la richesse*) – pour rendre compte d’un certain “brouillage” politique et moral de l’image des Arabes, force est de constater que ceux-ci n’y sont pas pour rien.

- *Last but not least*, la série de film donne à voir, comme délibérément, illustrations emblématiques des accomplissements dont sont capables les Arabes quand les circonstances s’y prêtent, une galerie de portraits de femmes de tous âges, qui n’apparaissent exceptionnelles qu’en regard des limitations que le plafond de verre de la suprématie masculine continue d’imposer à l’épanouissement de leurs consœurs restées au pays. Plus loin, et alors même que celles-ci, dans les différents contextes latino-américains, ont tout latitude de s’épanouir, comme les hommes, dans le monde des affaires, de l’art, de la pensée ou de la politique, c’est dans la défense et illustration de l’identité elle-même que la contribution de ces femmes est présentée comme la plus décisive: avec la cuisine, une économie domestique de la famille élargie et les valeurs les plus fondamentales du groupe – pudeur, sens



de l'honneur et du respect, solidarité –, elles perpétuent ce sans quoi être arabe (ou musulman) n'aurait simplement plus de sens ni de consistance.

*Des femmes et des racines*, tourné en Equateur, présente, au milieu de quelques autres, le portrait de trois femmes qui balisent une manière de champ des possibles: j'ai déjà évoqué la première, ministre du Commerce extérieur, candidate à la présidence de son pays et, à ses heures, artiste peintre et animatrice de concours de beauté, dont l'assurance et l'élégance n'ont rien à envier à celles des *First Ladies* qu'il lui arrive de rencontrer dans l'exercice de ses fonctions, et moins encore à ses collègues masculins. La seconde est une prédicatrice musulmane, issue d'un couple mixte libano-équatorien, ayant pris conscience de sa vocation après qu'un imam venu du Mexique lui eut fait remarquer que le premier musulman fut en réalité une musulmane, Khadîdja, première épouse du Prophète, et qui ira jusqu'à rompre son mariage avec un chrétien – ses sœurs, quant à elles se sont converties, avec leurs enfants, au catholicisme – pour se mettre en conformité avec ce qui lui apparaît comme les exigences de sa foi. Quant à la troisième, une militante pro-palestinienne à l'échelle continentale, engagée dans toutes les mobilisations en soutien des causes arabes, elle confesse "ne s'être jamais mariée mais avoir épousé la cause palestinienne et celle de l'Eglise orthodoxe".

Mais aussi: ce sont ces mêmes femmes qui affirment avec la plus grande certitude et la plus grande constance être aussi – et peut-être d'abord – équatoriennes, colombiennes, argentines ou chiliennes, comme si c'était bien cette dimen-

sion là de leur identité, avec l'espace de liberté et d'autonomie qu'elle leur ménage, qui constituait le cadre dans lequel peut s'épanouir et se perpétuer leur arabité elle-même.

Au-delà d'une accumulation de portraits et de trajectoires qui finissent tout de même par se ressembler, au moins par la façon de se raconter et de se mettre en scène, dimension d'une histoire partagée par ces "immigrés de l'autre Amérique"<sup>2</sup> et ce par quoi ils se séparent des expériences vécues et vivables dans leurs terroirs d'origine – auxquels d'aucuns ont essayé de faire retour avant d'y renoncer –, ce que cette série donne à voir, c'est d'abord et avant tout un ensemble de figures positives de la différenciation ou de la diversification du Soi. Ils montrent comment on peut être arabe et autre chose, comment on peut éprouver autrement l'amour de la patrie et des origines, comment des loyalismes peuvent s'exprimer et être vécus de façon plurielle. Il n'est pas jusque aux juifs arabes ou aux Arabes juifs d'Argentine qui ne peuvent être intégrés – et avec combien de nostalgie – dans ce portrait de famille, malgré les séquelles des attentats de 1993 et 1994 contre des cibles israéliennes et juives à Buenos Aires: le mérite ne leur revient-il pas, entre autres, d'avoir introduit dans ce pays la musique arabe dans ses répertoires les plus exigeants et les plus savants (*Maria, Abadi et Cohen*)? Et la nostalgie qu'ils expriment au souvenir d'Alep, dont nombre d'entre eux sont originaires, n'est-elle pas aussi poignante que celle de leurs compatriotes musulmans ou chrétiens? Est-ce surinterpréter ou tirer par trop la couverture dans le sens de mes affects et de mes idiosyncra-

sies philosophico-idéologiques que de me demander si ce qui constitue la réussite la plus éclatante de cette série de films, en l'absence de toute concertation, n'est pas la façon dont ils montrent aux spectateurs du Proche-Orient – région dont on peut affirmer sans grand risque d'erreur ou d'exagération qu'elle est tiraillée, non pas tant entre des identités diverses que par la façon dont celles-ci s'expriment et tentent de prévaloir – que l'on peut, précisément, *ne pas être agi* par son ou ses identités, mais qu'on peut à l'inverse en jouer, les moduler pour s'assurer la meilleure insertion possible dans un monde de plus en plus irrémédiablement pluriel, clivé, envers et contre la mondialisation en marche.

Il n'en demeure pas moins que l'affirmation identitaire des Latino-Arabes (ou Latino-musulmans), dimension depuis quelques années de plus en plus effervescente et paradoxale de leur être-au-monde et à la société, obéit elle-même à des règles de composition, mobilise des ressources de sens, s'enracine dans des mythologies et produit de la norme, autant de processus sur lesquels les films d'*Al-Jazeera* me semblent ouvrir une fenêtre privilégiée.

## **2. Articulations plurielles d'une identité revendiquée**

Les Arabes en Amérique latine, c'est d'abord une saga, une vulgate, amplement relayée par nos films, un mythe de fondation dont les origines peuvent même remonter, pour les plus "radicaux", aux expéditions des conquistadors eux-mêmes, dont les troupes ne pouvaient manquer d'avoir

enrôlé de nombreux hommes d'origine arabe, voire quelques "crypto-musulmans". Le récit le plus constant et le mieux partagé, au point de faire quasiment l'unanimité – l'authenticité importe moins que la façon dont on s'y réfère pour justifier des trajectoires individuelles ou familiales: abandon de la terre natale/maintien d'identités et d'appartenances fortes, construites ou reconstruites dans l'émigration –, comporte un certain nombre de passages obligés, dont certains sont largement des poncifs. Une première vague d'arrivants, au tournant du XIX<sup>ème</sup> et dans les premières années du XX<sup>ème</sup> siècles, fuyant l'oppression ottomane, aborde les rivages du continent sud-américain, sans trop savoir où ils allaient, faute pour bon nombre d'entre eux d'avoir été admis aux Etats-Unis, du fait notamment de leur très faible niveau d'éducation. Ils s'y établissent comme commerçants, domaine où ils s'investissent presque exclusivement, notamment le commerce des textiles et du prêt-à-porter où ils innovent en introduisant la vente ambulante et le crédit, au point d'en prendre presque partout le contrôle et y bâtissant des fortunes qui vont permettre d'élever le niveau d'éducation de leur progéniture et de diversifier leurs investissements. Ce récit court de film en film, illustré par des images d'archives et les récits, par leurs protagonistes, de l'arrivée héroïque des parents ou des grands-parents, voire des arrière-grands-parents, justifiant telle propriétaire cubaine d'une maison de couture pour laquelle elle dessine elle-même ses modèles, inspirée, dit-elle, d'un sens tout arabe du drapé et de la transparence, à présenter son activité

comme la perpétuation d'une tradition familiale, de génération en génération (*Cigares et café arabe*). Un récit réactivé à chaque visite de la "rue des Arabes" (ou des Libanais, ou des Syriens, ou des Palestiniens...), telle qu'il en existe à Bogota (*L'histoire telle que la raconte Edouardo*), Buenos Aires (*Maria, Abadi et Cohen*) ou Panama-City (*Une histoire arabe*). Et de fait, une proportion importante des figures interviewées dans les films continue à travailler dans le secteur textile ou à pratiquer un commerce de bazar. Si l'oppression turque est incontestable, de même que la conscription imposée par Istanbul aux jeunes Syriens, Libanais ou Palestiniens jusqu'à la Première Guerre mondiale, qui constitua un puissant mobile pour l'émigration, et permet de rendre compte d'une identité assignée – "on les appelait *Turcos* à cause des papiers ottomans (ceux-ci ne portaient pas la mention 'Turc', mais précisément 'ottoman') dont ils étaient porteurs" –, l'essentiel des premières arrivées prend place à partir de la fin des années 1920 et surtout dans les années 1930, des "mandats" français et britanniques ayant été, entre-temps installés en Syrie, au Liban, en Iraq et en Palestine. Ils seront dorénavant Syriens, Libanais ou Palestiniens, assignation de nouvelles et inédites identités officielles, alors qu'eux-mêmes se vivaient sans doute plus comme originaires de Homs, Damas, Beyrouth, Bayt Jala ou Jérusalem... Ce qui fait que quand ils se présentent aux bureaux de l'Immigration des différents pays d'Amérique latine, ils sont officiellement Syriens, Libanais, Egyptiens ou Palestiniens, et non plus Ottomans, toujours victimes d'une op-

pression étrangère, sans doute, mais sans doute pas de même nature ni ne produisant les mêmes effets que l'occupation turque qui cesse de justifier une émigration dont les motivations sont dorénavant fondamentalement économiques, et qui n'est le fait de "minoritaires" – chrétiens et juifs – que dans la mesure où ceux-ci étaient prépondérants dans les principaux secteurs en crise. Et tous les témoignages, à commencer par ceux de nos films, concordent pour confirmer que, loin de partir "à l'aventure" – et même si c'en était incontestablement une –, la plupart des candidats à l'émigration pouvaient s'appuyer sur des réseaux dans lesquels ces appartenances locales, "primaires", avaient la plus grande importance.

On peut s'interroger sur la rémanence de la mémoire du "Turco", dans un univers où cette catégorie a perdu l'essentiel de son sens ou, à tout le moins, a radicalement changé d'usage. Sans pouvoir entrer ici dans le détail des témoignages, je fais l'hypothèse que celle-ci conserve une fonction connotatoire, sorte de deuxième degré qui se serait conservé malgré la perte du sens premier: elle porte la mémoire d'une stigmatisation et du rejet qu'ont pu susciter, ponctuellement et localement, jusque tard dans le XX<sup>ème</sup> siècle, telle ou telle communauté arabe, du fait en particulier du succès de ses membres – ou leurs turpitudes –, le cas échéant accompagnés d'émotions populaires ou de campagne de presse.<sup>3</sup> Se savoir *Turco*, c'était se savoir éventuellement exposé au rejet de ses compatriotes d'adoption, incitant à la discrétion et à se fondre dans le rang. D'où, sans doute, le

véritable empressement des premiers arrivants à oublier la langue arabe et à hispaniser leurs noms (*En direct de Colombie*) J'y reviendrai. Eduardo, avocat colombien qui s'est érigé en conscience et mémoire de l'arabité dans son pays, fait sienne une anecdote que j'ai entendue, pour ma part, à plusieurs reprises, et qui veut témoigner du rejet, à ses débuts, de la nouveauté arabe par les secteurs indigènes de la société, dont les pratiques alimentaires ignoraient la salade et la consommation de légumes crus: dans la cour de récréation de son école, ses petits camarades le contraignent à brouter la pelouse aux cris de "Les Arabes mangent de l'herbe... les Arabes mangent de l'herbe!" (*L'histoire telle que la raconte Eduardo*). Un rejet dont la conscience reste diffuse de pouvoir à nouveau faire l'objet, contagion proche-orientale et guerre américaine contre le terrorisme aidant, mais qui cette fois ne viserait pas des *Turcos* mais bien des Arabes en tant que tels et en tant que musulmans présumés. En Argentine, après le 11 septembre, pour l'établissement des papiers, on a commencé à interroger les gens sur leur appartenance religieuse, rapporte l'un des interviewés, réfugié irakien dans ce pays où il a le plus grand mal à régulariser sa situation malgré le sérieux de son dossier (*Une échappée vers les nuages*).

Sans doute l'identité en tant que telle est-elle inatteignable autrement que comme objet d'effusion ou de communion, infiniment glosée par des discours plus ou moins incantatoires dont les ressorts ne gagnent sans doute rien à être mis à nu. Tout ce que nous pouvons en saisir, de manière

re un tant soit peu objective, non naïve, ce sont des procès d'identification: ce par quoi la conscience que chacun a d'être lui-même et le produit d'une histoire, individuelle et collective, entreprend de se rendre visible – au moins à ses propres yeux –, ce par quoi elle se marque, se projette et se donne à partager. Dans le cas des immigrants proche-orientaux en Amérique latine, on a souvent le sentiment que la marque cardinale de l'identité arabe, au-delà même du nom ou du prénom qui marquent une ascendance, est avant tout un manque, un oubli, une béance – parfois sans doute aussi un rejet –, ceux de l'oubli de la langue arabe. Sans doute parle-t-on beaucoup l'arabe, dans les films d'*Al-Jazeera*, avec toute la variété des accents régionaux, mais on y parle surtout espagnol: à part quelques vieillards qui ont conservé le souvenir de l'idiome de leur pays natal, ceux qui parlent arabe sont presque sans exception des primo-arrivants ayant vécu suffisamment longtemps au Proche-Orient pour que l'arabe soit leur langue maternelle. Encore se plaignent-ils d'avoir le plus grand mal à transmettre leur idiome à leurs propres enfants – il est plus facile de transmettre sa religion que sa langue se plaint un entrepreneur égyptien installé à Santiago: la première est un ensemble de certitudes que l'on peut inculquer dans n'importe quel idiome, alors que la seconde est un rapport au monde, or celui dans lequel vivent nos enfants n'est pas le monde de la langue arabe (*Le lointain*). Et si fréquemment, notamment de la part de jeunes gens, l'intention est affirmée d'apprendre un jour la langue de leurs aïeux, l'on sent bien qu'il s'agit le plus souvent d'un



vœu pieux que la difficulté supposée de cette langue et la rareté – objective et unanimement soulignée, sauf en Argentine –, de l’offre d’enseignement de l’arabe suffiront à justifier d’en différer indéfiniment la mise en exécution. Cet oubli de la langue est, dans la plupart des interviews, présenté comme une fatalité qui se résout dans le choix entre intégration sociale et la transmission de la langue – un choix dont curieusement plusieurs intervenants semble penser qu’il ne se posent pas dans les mêmes termes aux communautés d’origine allemande, italienne ou britannique, compte tenu d’on ne sait quelle puissance intégrative de leur langue (*Le lointain*). Mais personne ne semble vraiment se demander pourquoi il y a, dans la plupart des pays latino-américains, tant d’écoles anglaises, allemandes, italiennes ou françaises et pourquoi il s’y trouve aussi peu d’écoles arabes!

La question se fait insistante, angoissante même pour certains, source de détresse qui éclate au détour d’une confession, de savoir comment compenser cette perte dès lors que, tout le monde en convient, l’arabité n’est ni affaire de race, ni affaire de religion, mais bien affaire de “culture” partagée, médiatisée précisément par la relation que les Arabes entretiennent – ou devraient entretenir – à la *lughat al-Dâd*,<sup>4</sup> marqueur ultime de leur appartenance au continent de l’arabité, “du Golfe à l’Océan”. A cet égard, il apparaît clairement des dialogues virtuels qui se nouent d’un film à l’autre ou dans les récits individuels qu’ils nous livrent de “retour de conscience” de l’arabité au sein de la troisième, voire de la quatrième générations issues de l’immigration,

que l'arrivée dans les années 1970 et 1980, dans le sillage de la guerre civile libanaise et de l'exacerbation du conflit israélo-palestinien, puis dans les années 1990-2000, avec l'éclatement de la crise irakienne et *l'Intifada al-Aqsa*, de nouvelles vagues d'immigrants en provenance du Proche-Orient, n'est pas étrangère à cette prise de conscience et à ce que j'ai désigné comme l' "effervescence identitaire" qui s'en est suivie. Non seulement les nouveaux arrivants avaient la maîtrise de la langue arabe, que l'on entendit résonner à nouveau sur les marchés, sur les ondes et dans les débats publics, mais ils étaient, de surcroît porteurs de causes incontournables et mobilisatrices – la Palestine, le Liban, l'Iraq... – bien de nature à culpabiliser – un sentiment pour le moins diffus, qui ne cesse de resurgir dans l'espace des films – ceux à qui le confort et la prospérité conquis dans leur nouvelle patrie avaient pu faire oublier leurs racines. Dès lors, un certain nombre de logiques de marquage identitaire vont s'en trouver, sinon réactivées, du moins pourvues d'un nouveau contenu explicite, de nouvelles significations et performances, en quoi je vois des stratégies compensatoires – sans aucune connotation négative ou péjorative de ma part – à ce manque, de plus en plus flagrant, depuis que celle-ci reprend ses droits au sein des *collectividades* arabes d'Amérique latine, de la langue arabe. Sans doute les Arabes et descendants d'Arabes ont-ils toujours mangé "arabe", et l'introduction de certains éléments de la cuisine syro-libanaise constitue l'une des contributions les plus incontestables des immigrants proche-orientaux à la culture

matérielle latino-américaine – au point que la plupart des *criollos* sont persuadés que le *kebbé*, le *hommos* ou les *falâ-fel* sont des plats typiquement colombiens, argentins ou chiliens. Mon point est ailleurs: dans la ritualisation de cette cuisine ou du rapport à cette cuisine, l'un des principaux leitmotivs de nos films, qui engage bien plus qu'une simple façon de se nourrir – un rapport à la famille que l'on réunit pour un banquet, des modes de transmission des savoirs, un aménagement de l'espace domestique, l'exaltation des odeurs, des saveurs, des couleurs de là-bas (*La Havane, Live, Maria, Abadi et Cohen, Dans le jeu*)... Et l'on peut penser que la multiplication des restaurants arabes de grand standing, ces dernières années, presque tous tenus par les immigrés des dernières vagues (*L'histoire telle que la rencontre Eduardo, Guayaquil, les Arabes du pouvoir et de la richesse*), n'est pas étrangère à la nouvelle quête de visibilité et d'affirmation collective qui se fait jour au sein des collectivités arabes d'Amérique latine.

J'ai souligné une manière de "surreprésentation", qui est la loi du genre de ce type de films, des artistes et des créateurs. En la circonstance, leur présence massive dans les scénarios me semble correspondre au rôle même que ces artistes et ces créateurs ont en commun de s'assigner à une double interface: celle entre leur propre communauté dans les différents pays, en termes de contribution à ce que, faute de mieux, je désignerai comme les "cultures nationales" de ces pays; celle entre le Proche-Orient (le "monde arabe"), ignoré, méconnu et le plus souvent dénigré, et les sociétés

latino-américaines auxquelles ils appartiennent. L'architecture, la musique, la mode, les arts graphiques se prêtent d'autant mieux à de tels investissements qu'ils sont non-verbaux – de la calligraphie comme substitut à l'ignorance de la langue (*La Havane live*) – et peuvent être glosés dans n'importe quel idiome.<sup>5</sup> Et comment ne pas être attentif à la contribution des descendants d'Arabes, en langue espagnole, à la très riche et imposante production poétique de l'Amérique latine, surtout en Colombie et en Argentine? Comme si les propensions au dire poétique qu'ont en commun l'espagnol et l'arabe se conjugaient pour “surreprésenter” les poètes d'origine arabe sur les différentes scènes littéraires sud-américaines. Ici, les échanges arabes-espagnols peuvent bien être reçus pour ce qu'ils se veulent: une envolée vers l'universel – même si les performances ne sont pas toujours encore à la hauteur – illustrée déjà, avec quel panache, par l'Espagne arabe d'al-Andalus dont la mémoire insiste, en Amérique latine, chez ceux qui s'en voudraient les héritiers (*Le chemin de Ziryab*, Venezuela, *Littin*, Chili, *Un rêve de 35 minutes*, Honduras). Ces remobilisations identitaires ne sont pas – comment le seraient-elles – exemptes de militance et de langue de bois. Mais on pourrait dire que l'une et l'autre sont instruites par d'autres référents que ceux qui président aux élaborations idéologiques proche-orientales: mémoires des dictatures et des utopies latino-américaines, expérience de sociétés multiethniques et multiculturelles – et non pas seulement multiconfessionnelles, comme au proche-Orient. C'est sur ce terreau que se

transplante le ferment des utopies arabes – celle de l’unité, celle de la cohabitation interreligieuse, celle des lendemains qui chantent du nassérisme et du nationalisme, y retrouvant une force d’enchantement qu’elles ont de longtemps perdue au Proche-Orient.

Clubs sociaux, associations, cercles ou amicales sont, de longue date, des hauts-lieux des sociabilités arabes dans toute l’Amérique latine: lieux où l’on se retrouve entre soi, mais aussi lieux de visibilité. Dans la plupart des cas, ils avaient depuis longtemps, sauf peut-être en Argentine, cessé de publier les revues en arabe qui avaient fait les riches heures de la littérature dite du *Mahjar* (de l’émigration<sup>6</sup>), voire s’abstenaient d’organiser des manifestations qui auraient pu apparaître comme “ethniques”. La nouveauté, à cet égard, ce sont les défilés de mode “arabe”, les festivals de danses folkloriques, les expositions de photos ou de peintures, les cycles de films arabes, conférences culturelles et autres concours de cuisine qui constituent, depuis quelques années, l’ordinaire des “saisons” de ces clubs ou associations. J’ai évoqué l’équipe de football “Palestine” qui évolue en deuxième ligue du championnat chilien (*Dans le jeu*) – on pourrait multiplier les exemples d’une affirmation collective de soi qui fait d’abord sens sur les scènes locales, à l’échelle d’une ville ou d’une région, par exemple à Lorica, Colombie, parfois surnommée Lorica saoudita pour la force des traditions arabes qui s’y perpétuent et la vivacité des façons dont elle se donne à voir (*L’histoire de Lorica*). Il va sans dire que les expressions de la solidarité avec les causes arabes occupent dorénavant une place prépondérante dans ces activités: conférences sur la Palesti-

ne, l'Iraq, sur l'Islam, réception de personnalités arabes de passage... c'est avant tout soi-même qu'il s'agit de mobiliser, y compris à l'échelon national, comme l'illustre, entre autres, l'organisation dorénavant périodique de "rencontre culturelles colombo-arabes" (*En direct de Colombie*).<sup>7</sup>

*Last but not least*, il ne fait guère de doute, tous nos films en témoignent, que le mariage préférentiel au sein de la *collectividad* reste une stratégie privilégiée de perpétuation identitaire, y compris pour les générations les plus jeunes, mais il est bien loin d'être certain que les Latino-Arabes se marient plus souvent entre eux que les Arabes "natifs" n'épousent prioritairement leur cousin parallèle patrilatéral – le fils ou la fille du frère du père, le supposé "mariage arabe". Si nombre de protagonistes de nos films nous présentent de tels mariages comme hautement souhaitables, pour des raisons qui mêlent tout à la fois le respect des traditions, la pureté du sang et des lignages, des considérations morales ou religieuses et l'intérêt bien compris des familles, les films nous donnent également à voir des couples mixtes, proclamant leur bonheur et l'harmonie qui règne dans leur ménage – il semble d'autant plus facile d'intégrer une famille arabe que son statut social est plus élevé (*Guayaquil, les Arabes du pouvoir et de la richesse*). Il est vrai que dans ces couples, la "pièce rapportée" semble devoir être toujours l'épouse – hasard ou pur et simple constat qu'il reste plus facile de prendre une fille, que l'on peut toujours espérer initier à la culture domestique de sa nouvelle famille, que d'en céder une qui, dès lors qu'elle s'est mariée en dehors de la

communauté risque de se perdre comme arabe, sinon elle, du moins ses enfants. Sauf erreur, le seul contre-exemple – mais l’on conviendra qu’il est quelque peu atypique – est celui de cette artiste cubaine, d’origine libanaise maronite qui se convertit à l’Islam en épousant un “Cubain de souche” lui-même devenu musulman (*La Havane live*).<sup>8</sup>

### 3. Limites de la *collectividad*

Les contours externes de l’arabité latino-américaine sont ainsi assez faciles à délimiter: est arabe celui qui se perçoit et se revendique comme tel, de l’une des façons que l’on a dites ou de toute autre façon, dès lors qu’il est reconnu comme tel par la *collectividad* locale – on peut sans doute trouver quelque intérêt, en Amérique latine, à *se faire passer* pour arabe –, quel que soit par ailleurs son degré de métissage dont personne, ou presque, au fil des générations, ne peut se prétendre exempt. Sont-ils “arabes”, ces étudiants sahraouis, accueillis par l’Etat cubain par solidarité avec les peuples en lutte, parqués dans une université de province et qui n’ont rien de plus pressé, à les en croire, que d’obtenir leur diplôme pour rentrer se mettre au service de la construction de leur pays? Par la langue, l’histoire et l’anthropologie, sans doute, pour une part (ils sont surtout berbères), mais il y a bien peu de chances qu’ils parviennent, quand bien même ils le voudraient, dans les conditions qui leur sont faites, à intégrer les rangs de l’arabité latino-américaine (*Ma mère, ne pleure pas sur moi*). C’est sans doute ici que

réside la part de vérité de la boutade qui veut que tous les Arabes d'Amérique latine soient riches et prospères: s'ils cessent de l'être ou échouent à le devenir, ils se fondent dans le petit peuple de Bogota, Santiago, Buenos Aires ou Caracas et plus personne n'entend parler d'eux. Il n'est plus "arabe", Gabriel Ismael, dont le nom musulman était Ihab Muhamad Aqila quand il naquit, en 1966, à Jérusalem: tout juste une épave, un toxicomane SDF voué à la prison et à une mort précoce, jusqu'à ce que des membres de la *collectividad* locale, d'origine palestinienne comme lui, décident de l'arracher à sa perte, en égard à son arabité, à sa "palestinité", mais tout autant à sa religion (*Perdu à Costa Rica*).

La question de ses contours internes, qui engage les relations entre les diverses composantes "nationales" et "confessionnelles" de cette arabité, est d'autant plus épineuse et sensible que les dits contours sont, en fait, mouvants, incertains, tantôt flous tantôt plus tranchés, au gré des enjeux, et surtout font l'objet de ce que je me hasarderai, faute de mieux, à désigner comme un double langage.<sup>9</sup> A un niveau de surface, part d'une inévitable et sans doute irréductible langue de bois, encore renforcée sans doute par le contexte et les enjeux du tournage, mais qui signale aussi un horizon d'attente, un idéal pourrait-on dire, l'arabité est présentée par les plupart des protagonistes de nos films comme une matrice englobante, origine commune derrière laquelle s'estompent, par le jeu du temps et de l'éloignement, les appartenances que l'on peut qualifier de "primaires": à en croire la plupart d'entre eux, peu importe que l'on soit d'origine libanaise, syrienne, pales-



tinienne ou autre, peu importe même que l'on soit chrétien ou musulman, une communauté d'appartenance et d'intérêts s'impose et finit par prévaloir dans la relation entre la *collectividad* et la société où elle est installée, d'une part, dans la relation à la terre des ancêtres, globalisée par l'éloignement et les drames qui s'y jouent, d'autre part. D'autant qu'intermariages et mariages "mixtes", appartenance aux mêmes clubs ou associations, partenariats d'affaires ou proximités résidentielles contribuent à estomper encore les différences et les différents enracinés dans l'histoire du lointain Proche-Orient, et à rendre poreuses les frontières entre les communautés, y compris religieuses. Ceci se formule ainsi, et tous, sans doute, voudraient y croire sans y parvenir tout à fait: les premiers immigrants et leurs descendants ont eu la sagesse de laisser derrière eux les conflits et les haines qui déchirent leurs patries d'origine, et en particulier les conflits "nationaux", confessionnels ou partisans. Juan Gossain, journaliste vedette d'une chaîne colombienne d'origine libanaise, expérimente les effets positifs de cette dissolution des appartenances locales dans une commune arabité: en visite en Syrie avec un groupe de Colombiens comme lui d'origine arabe, ils décident de faire une excursion à Beyrouth sans s'aviser qu'il leur faut un visa pour entrer au Liban; à la frontière, ils pensent un moment être refoulés mais le policier leur déclare, dans un grand sourire, qu'ils n'ont pas besoin de visas pour visiter la terre de leurs parents et de leurs grands parents (*L'histoire telle que la raconte Eduardo*).

Cela, pour l'image d'Epinal, car l'appartenance à l'arabité continue à se décliner en termes d'origines "natio-

nales” : on est/naît et on demeure d’origine libanaise, syrienne, palestinienne, et plus encore chrétien ou musulman, même s’il est toujours possible de changer de religion ou de ne pas transmettre la sienne à ses enfants. Et ce d’autant plus que de subtiles hiérarchies sociales se dessinent ici ou là, non dites, sinon en aparté, mais non moins stratifiées : mieux vaut être d’origine syrienne – chrétienne ou musulmane – à Cartagena de Indias, et libanaise à Barranquilla, palestinienne à Santiago ou au Honduras, libanaise à Panama City ou à Guayaquil... Des identités susceptibles de resurgir dans des logiques de situation ou, quoi qu’on en ait, en réaction aux soubresauts de la situation politique au Proche-Orient, et en particulier des relations entre Syriens et Libanais, Libanais et Palestiniens, les unes et les autres susceptibles de réactiver les complexités confessionnelles. Yamit Amat, autre journaliste vedette colombien, raconte avoir jeté un froid quand, invité à déjeuner par l’ambassadeur du Liban à Bogota qui le prend pour un Libanais d’origine, il se sent obligé, dans ce qu’il présente comme une sorte de prise de conscience, de rectifier l’erreur en dévoilant, pour la première fois publiquement, l’origine palestinienne de son père (*L’histoire telle que la raconte Eduardo*). En fait, les incidences locales des conflits moyen-orientaux, et plus encore les accointances ou les connexions susceptibles de se nouer entre tel ou tel groupes d’intérêt latino-arabes et les partis politiques ou l’*establishment* de certains Etats arabes constituent le véritable non-dit ou le point aveugle de l’arabité latino-américaine, d’autant plus délicates à documenter que

l'enquêteur est étranger à l'Amérique latine et originaire de ce même Proche-orient. L'on ne saurait s'étonner, quoi qu'il en soit, que de telles interférences manquent à s'exprimer dans un programme à vocation "consensuelle" tel que "les Arabes en Amérique latine".

Dans l'écho qu'en renvoient nos films, la question religieuse apparaît tout à la fois insistante et soigneusement contourmée, ce qui renvoie tout à la fois à la façon dont elle se pose dans le regard des réalisateurs et à la façon dont en traitent les interviewés. Notons d'emblée qu'aucun des films ne met en scène d'interactions religieuses à proprement parler, à la notable exception près de *Maria, Abadi et Cohen* qui rend compte des activités d'un comité judéo-chrétien-musulman mis en place à la suite des attentats anti-juifs et anti-israéliens de 1992 et 1993 pour favoriser le dialogue entre les trois monothéismes et tenter d'apaiser les tensions. Tout au plus voit-on dans nos films des chrétiens exprimer tout le bien qu'ils pensent de l'islam et tout le respect qu'ils portent à leurs compatriotes de confession musulmane, tandis que des musulmans réaffirment le caractère fondamentalement tolérant et fraternel de la religion du Prophète et la parfaite compatibilité de leur foi avec les valeurs de sociétés majoritairement, et parfois constitutionnellement musulmanes. L'articulation cardinale de la question des relations interconfessionnelles, du point de vue de l'arabité latino-américaine, sa ligne de fuite, pourrait-on dire, dérive du fait qu'à l'inverse du Proche-Orient, celle-ci est presque partout très majoritairement chrétienne – malgré un certain "rééquilibrage" dans les années 1970 et 1990 –, dans des sociétés, précisément, majori-

tairement et parfois constitutionnellement catholiques. Ce rapport de force inédit au sein de la commune arabité, avec toute la mémoire dont elle est porteuse de relations entre chrétiens et musulmans pour le moins conflictuelles sans qu'il soit besoin de remonter aux croisades, induisent des postures et des attitudes, voire des jugements de valeur, qui nuancent, pour dire le moins, l'image que l'on voudrait donner d'une indifférence positive et fraternelle à la différence religieuse de l'autre.

D'une part, le constat de l'antériorité historique de l'établissement en Amérique latine d'Arabes chrétiens, plus ou moins consciemment associée à l'idée qu'elle s'explique par les persécutions et les injustices subies dans la mère-patrie, tend assez naturellement à déboucher sur la représentation plus ou moins explicite d'une meilleure adaptation ou adaptabilité des chrétiens en tant que tels aux sociétés latino-américaines. La contrepartie en serait que pour véritablement s'intégrer, les musulmans devraient, en quelque manière, sinon se désislamiser, du moins adapter leur islam aux exigences du milieu. Le même Eduardo dont il a été question à plusieurs reprises souligne que, parmi les premières générations d'immigrés, qui contaient quand même quelques musulmans, nombre d'entre eux ont épousé des chrétiennes autochtones, mettant leurs enfants en situation de devoir choisir entre les religions de leurs deux parents, avec pour résultat de produire des individus religieusement indifférents, presque complètement laïcisés, dit-il, ce dont, dans sa logique, il y a tout lieu de se féliciter. Plus loin, il ajoute que nulle part en Amérique latine, on n'a vu de per-

sonnalités musulmanes accéder aux plus hautes fonctions, à l'exception de Carlos Menem qui, précisément a dû se déclarer chrétien pour pouvoir prétendre gouverner une nation chrétienne dans son écrasante majorité.<sup>10</sup> De fait, plusieurs des protagonistes de nos films illustrent la réalité de ces trajectoires: de Yamid Amat, le journaliste colombien dont le père, arrivé Ahmed Chafiq, musulman de Ramallah qui, ne parlant pas un mot d'espagnol, ne put empêcher l'officier de l'Immigration d'inverser son prénom et son patronyme devenu Amat, ouvrant en quelque sorte symboliquement la voie au baptême du petit Jamil, devenu Yamit par euphonie (*L'histoire telle que la raconte Eduardo*), à la prédicatrice musulmane équatorienne, restée seule de sa fratrie fidèle à la religion de son père et dont la mère était elle-même une chrétienne autochtone (*Des femmes et des racines*), en passant par l'ex-toxicomane de Costa Rica, que ses parents firent baptiser dès leur arrivée en Amérique latine pour, selon lui, lui éviter les "problèmes d'identité" qui devaient, par la suite, ne cesser de l'assaillir. Le non-dit de cette représentation que l'on pourrait qualifier de "complaisante" à la conversion de l'Autre musulman concerne l'occultation des conversions le plus souvent informulées qui se sont produites au sein de l'arabité chrétienne, dont on connaît la profuse diversification au Proche-Orient même si subsistent quelques îlots d'orthodoxie, notamment en Argentine, les chrétiens orientaux sont entrés en masse dans l'Eglise catholique, oubliant les querelles, souvent inexpiables, qui pouvaient opposer leurs dénominations d'origine à l'Eglise de Rome.

L'image que donnent d'eux-mêmes, dans nos films, les musulmans attachés à le rester présente, en quelque manière, le double inverse de celle que leur renvoient leurs concitoyens chrétiens arabes: passées les protestations de coexistence pacifique et harmonieuse, la protection de son islam semble devoir impliquer une manière de retranchement de la société: non pas tant, ou pas nécessairement, retranchement des individus eux-mêmes – encore que de nombreux interviewés ne cachent pas un désir d'entre-soi, seul à même d'éviter, notamment aux enfants et aux femmes, les risques de contagion morale ou spirituelle, dans des sociétés que leur violence et la diffusion de la drogue et de la prostitution rendent faciles à répudier –, mais surtout retranchement de ce qui, des individus et des collectivités ressortit le plus directement de leur appartenance à l'islam et qu'il s'agit de conserver inentamé, à distance de la société, sans interaction avec elle. C'est la prédicatrice équatorienne qui assure que jamais elle ne laisserait ses enfants participer aux *parties* que donnent leurs camarades de classe et moins encore fréquenter les discothèques, d'avoir des petits amis ou traîner dans les rues; ce sont ces pères qui décident de renvoyer leurs enfants au pays au moment de l'adolescence, au moins autant pour les préserver de possibles dérives que pour leur faire apprendre l'arabe et découvrir les vraies valeurs de la terre de leurs ancêtres; c'est encore la multiplication des mosquées-écoles-centres culturels, partout où existent des concentrations de musulmans avec pour vocation déclarée d'offrir aux croyants des espaces intégrés et quasi autarciques de sociabilité vertueuse.

## Notes

1. Une exception: *The Lebanese in the World. A century of Emigration*, édité par Albert Hourani et Nadim Shehadi, Tauri, London, 1992. Quelques travaux sur les effets du départ, en particulier au Liban ou en Palestine..., mais rien ou presque sur les flux, les réseaux...
2. Emprunté à Sélim Abou, *Immigrés dans l'autre Amérique*, Paris, Plon, 1972.
3. Gabriel Garcia Marquez, *Chronique d'une mort annoncée*.
4. La langue de Dâd, "d" emphatisé, réputé correctement prononçable par les seuls Arabes.
5. Chakira, icône arabe de Colombie, icône colombienne dans le monde... Il n'y en a pas beaucoup d'autres.
6. <http://usinfo.state.gov/journals/itsv/0200/ijse/abinader.htm>.
7. Le deuxième *Encuentro cultural colombo-arabe* a lieu en novembre 2006 à Catragena de Indias. [www.encuentroculturalcolomboarabe.org](http://www.encuentroculturalcolomboarabe.org).
8. Je me garderai d'oublier que l'un des films les plus forts et les plus attachants de la série met en scène, à travers leur témoignage, ceux de leurs femmes et ceux de leurs enfants, des unions de *fronteer-men* arabes avec des Indiennes (*Sur l'Amazone*).
9. Non que dans certains cas on nous mentirait alors que dans d'autre on nous dirait la vérité, mais en ce que, en ces matières, une chose et son contraire peuvent également faire sens.
10. Le même Carlos Menem a pour sa part déclaré, selon un de ses proches que, n'ayant jamais été élevé dans la religion musulmane, il ne se considérait pas comme tel et qu'il n'avait donc pas eu à se convertir (*Arabes, golf et politique*).